

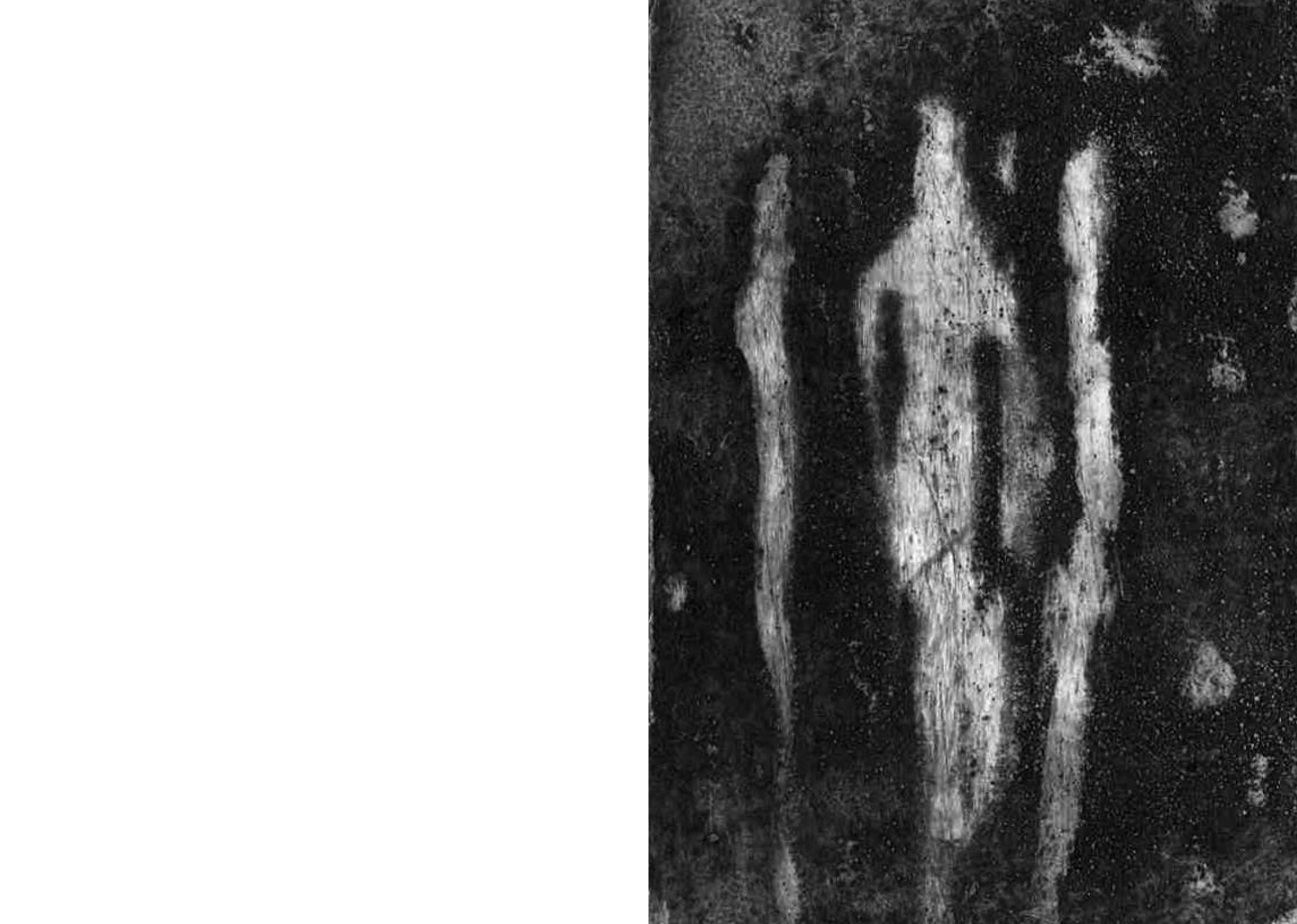
# margelles

numéro 23

automne 2025

Blandine Bescond  
Anne-Emmanuelle Fournier  
Blandine Poinsignon  
Éric Macé  
Adèle Nègre  
Silvia Majerska  
Miguel Coelho  
Anne-Cécile Causse  
Caroline Cranskens  
Nathalie Riera  
Régis Rizzo  
Alena Méas  
Horacio Maez  
Liliana Ancalao  
Diana Bellessi  
Sandro Barrella  
Washington Cucurto  
Leopoldo "Teuco" Castilla





## Éditorial

Il fallait appeler celles et ceux qui ont d'abord, sous les différences, et cela fera peut-être sourire, une colère en partage, fût-elle pudiquement cachée par la mélancolie ou le renoncement à montrer ses poings.

Ce numéro dense en porte heureusement les formes contrastées. L'aigreur si bien travaillée par E. Macé dans le motif de l'adolescence, et la poésie qui se heurte au discours fait ordre sans réserve ni permis de réponse, et d'abord vibre comme un corps ressent les coups (C. Cranskens). Le jeu salvateur et cruel avec les lois de la "raison" (S. Majerska) ou l'image qui soulève, doucement, violemment, le convenu (M. Coelho). L'enfermement la privation d'un amour, et, encore, le soulèvement contre cet état dans le lyrisme (A. Meas). Ce qui se soulève aussi dans le dos d'un rocher prolongé d'un dos humain massif, dans le flanc d'un cheval, qui envahit le cadre de sa force, dans le poids des choses "naturelles" (B. Bescond), à leur refuser une parole dans ce monde, à les obscurcir en nous : que devenir sinon de la colère ou la mort, lentement ? Et même dans la tension de l'image une danseuse (A-C. Causse), les corps assemblés des femmes au travail, comme un contrordre et une union nouvelle (B. Poinsignon) ; chez un témoin des fantômes de l'Europe (Barrella), ou celui de ses propres famines (A-E. Fournier). La composition, toujours choisie avec soin par P. Agostini, débouche sur un apaisement. Les grands déploiements du texte pour un monde partagé avec les choses, à la science des mots (A. Nègre), puis le final en bruine lumineuse, la vibration de ce mystère simple, être avec les choses (H. Maez).

Je voudrais aussi remercier avec chaleur ce dernier et N. Greff-Santamaria, pour nous avoir permis la découverte de cinq poétesses et poètes d'Argentine, un domaine où beaucoup reste à faire dans la reconnaissance, ici du moins, de ses dons à la poésie contemporaine ; le pays fourmille de véritables édition et circulation populaires des œuvres. Leur anthologie des poètes hispano-américains vivant en France devrait, espérons-le, paraître prochainement et remédier en partie à cette lacune.

B.S.

## Sommaire

Liliana Ancalao / <i>Mon cœur se met à travailler</i> [extraits]	p. 6-11
Blandine Bescond / <i>Je viens à toi où le chaos est loin</i>	p. 12-21
Sandro Barrella / <i>Villa Santa Rita</i> [extraits]	p. 22-27
Éric Macé / <i>Amers de jeunesse</i>	p. 28-33
Leopoldo « Teuco » Castilla / <i>Laissez-le dans la forêt</i>	p. 34-39
Blandine Poinsignon / <i>Le champ des femmes</i>	p. 40-45
Nathalie Riera / <i>Au terrain vague de ma syntaxe</i>	p. 46-51
Silvia Majerska / <i>Figures rhétoriques</i>	p. 52-57
Diana Bellessi / <i>Tenir ce qui se tient</i> [extraits]	p. 58-65
Alena Méas / <i>La vie avec toi</i> [extraits]	p. 66-71
Anne-Cécile Causse / <i>Les échappées</i>	p. 72-85
Washington Cucurto / <i>Traverser le désert</i>	p. 86-91
Miguel Coelho / <i>Descriptions lyriques</i> [extraits]	p. 92-97
Caroline Cranskens / <i>Faits et gestes</i>	p. 98-105
Régis Rizzo / <i>Brisages</i>	p. 106-113
Anne-Emmanuelle Fournier / <i>Νέκρια</i> [extraits]	p. 114-121
Adèle Nègre / <i>Gel endurer</i>	p. 122-131
Horacio Maez / <i>Petites choses qui s'éloignent</i> [extraits]	p. 132-135
<i>Parfois la poésie ne tient qu'à un fil</i> / Saul Steinberg	p. 136-137
Les auteur.e.s	p. 138-141
Commandes et Abonnements	p. 142-143

### Crédits Photographiques

Blandine Bescond : 1 <sup>ère</sup> de couverture, p. 4-5, 12-13, 14, 17, 18 à 21, 32, 144
Anne-Cécile Causse : p. 72-85
Régis Rizzo : p. 106, 109 à 113
Adèle Nègre : p. 34-35, 40-41, 46-47, 50, 58-59, 65, 86-87, 120, 122-123
Stéphane Cortez : p. 66-67, 98-99
Alena Méas : p. 3, 60, 63
Jimena Miranda Dasilva : p. 22-23
Anna Agostini : p. 28-29, 52-53, 92-93
P.A. : p. 6-7, 114-115, 112, 132-133, 136-137, 138 à 141, 4 <sup>ème</sup> de couverture

Pilotage Benoît Sudreau / Conception graphique Philippe Agostini  
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne  
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr



Liliana Ancalao / *Mon cœur se met à travailler* [extraits]

**j'ai vu les *chulengos***

j'ai vu les *chulengos* en troupes  
éclairés par la lune

quand ils apparaissent  
l'hiver s'abandonne  
couvert de duvet et de laine  
j'ai vu l'air frissonner entre leurs croupes chaudes  
et la liberté et la tendresse  
galoper avec eux  
affranchies  
sur la terre

je pense avoir vu  
plus que je ne mérite :  
j'ai vu les *chulengos* au loin

je sens qu'il me faut marcher  
qui sait pour combien encore  
jusqu'à surmonter la peur de m'en approcher  
pour me mesurer à l'aune de leurs yeux si  
profonds d'espace  
et accepter le miracle d'un silence de neige  
qui détachera la croûte des derniers tourments  
si je résiste alors peut-être me laisseront-ils  
m'immerger dans leurs yeux candides infinis  
me river un instant  
au cœur du temps

être la liberté être la tendresse  
galoper avec eux  
affranchis  
sur la terre

•

**déménagement**

un autre déménagement interrompt le pouls  
martèle les coins de ses talons hauts  
brise mon toit pas à pas  
me désigne

un battement de trèfles s'éloigne  
me blessant l'après-midi

et je dois emballer un peu de ce qui est prévu  
dépouiller les étagères  
de tickets et de stylos qui n'écrivent pas  
me découper de mémoire dans l'embrasure de la fenêtre

de la porte  
les amis qui sont venus m'habitent

et mon âme  
déjà pliée  
rentre tout juste dans la valise  
qui se fatigue et m'abandonne

quelque part à l'intempérie

•

## un homme

le soleil au midi du désert  
un homme choisit des pierres  
pierre encastre pierre  
tend au menhir  
se repose  
appuie son dos  
sur son œuvre jamais achevée  
dieu touche son front avec le ciel

•

## buffle dans l'eau

je voulais être une des buffles  
dans les prairies de la grande rivière Platte  
s'échappant en débandade  
que me chassent les guerriers pawnee

tomber  
pour entendre une seule fois  
leur chant de près  
et leur respect

mourir dans la neige  
vaste  
nourrir leurs petits  
leur tenir chaud

mais seulement en été  
seule  
je trempe mes pattes dans le torrent Leleke

l'eau coule tout entière parmi les pierres  
et de son murmure bombe mes chevilles

je veux rester ici

chercher à enfoncer  
plus profond parmi les bulles ce poil gras  
que l'eau glacée en pénètre les racines  
les allège

mes sabots  
s'enfoncent doucement sur ce rivage  
j'arrache l'herbe  
la rumine

je regarde au loin

qui aura bien pu laisser ces chaussures  
et ces vêtements ?  
qui semblent attendre  
près de la clôture.

•

---

Les poèmes ci-dessus sont issus des livres *Mi corazón se pone laboreado* et *l'iche ñi piwke ta ñüminkünüwi*, Editorial Hugo Benjamín, 2025. Traduction de Nathalie Greff-Santamaria et Horacio Maez.



**Blandine Bescond / *Je viens à toi où le chaos est loin***



translucides comme des arbres  
nous étions deux  
nous n'étions qu'un  
chairs découvertes  
parmi les  
ronces

et le bois mort  
le bois mort qui craquait  
sous les mots crus

j'ai tu le reste  
je t'ai tué  
ici et là  
contre cet arbre

bouleversant dans sa vérité d'arbre

j'aurais pu pleurer

tremblements des corps  
à peine vêtus  
bleu sang  
au dedans

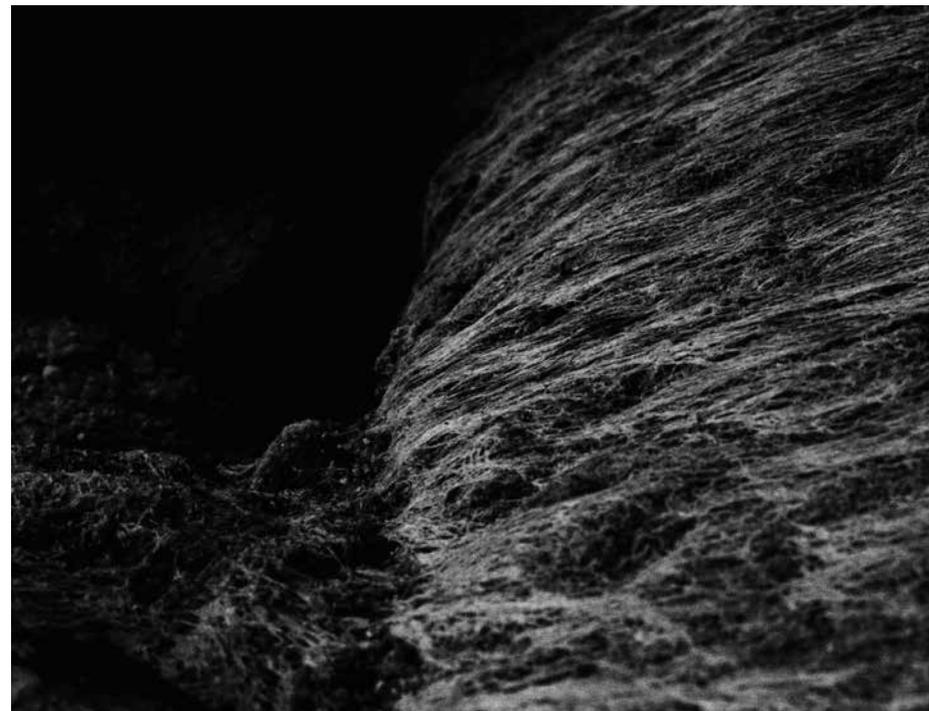
je n'ai pas pleuré

même quand la forêt a disparu  
avec toi

rosario  
l'animal  
impassible  
au fond de la clairière  
une chimère  
en bordure des naseaux

crin de sagesse  
parmi les champs boueux

dans son œil cerclé de noir  
je me suis vue vieille femme aux cheveux  
blancs



---

Extrait du poème « Je viens à toi où le chaos est loin ».







**Sandro Barrella / *Villa Santa Rita* [extraits]**

## I

« Je vis dans une maison à l'orée de la forêt »,  
 ainsi pourrait s'ouvrir le poème – c'est d'ailleurs  
 ce qu'il fait – et dire quelque chose de réel ou du moins  
 proche d'un idéal pictural ou d'une lignée et d'une autorité  
 dans le cours temporel du langage.  
 Quelque chose au sujet des nénuphars  
 dans un étang et des heures couleur ocre sur ses rives,  
 ou tenter une description objective de l'une  
 des nombreuses espèces d'asphodèles qui poussent  
 en Europe  
 – celle qui a été enlevée par un taureau –  
 l'Europe  
 où un écureuil en des temps  
 où un écureuil en des temps  
 reculés pouvait se déplacer d'un point  
 de l'appel, Madrid, à un point  
 de l'appel, Amsterdam, d'arbre en arbre  
 qui la recouvraient sans poser pied à terre,  
 seulement d'arbre en arbre qui,  
 répétés, divers, successifs, faisaient de l'Europe  
 une forêt, une seule forêt, ou comme l'a dit ou écrit  
 une dame catholique, une ultra-forêt,  
 preuve s'il en est qu'il n'en a pas toujours été ainsi,  
 – ici sur terre comme au ciel –  
 une description des fleurs d'asphodèles de l'Europe réelle,  
 celle écrite dans les annales de l'histoire et les traités de  
 – botanique,  
 et non leur variante mythique d'après les récits diffusés  
 au sujet des Champs d'Asphodèles, du vieux monde souterrain  
 conçu par les Grecs de l'Antiquité,  
 ces prairies où les âmes ordinaires étaient  
 envoyées indistinctement après la mort.

Je veux dire, quelque chose, un poème en prose ou en vers que,  
 une fois cette après-midi de mai passée,  
 à la tombée de la nuit, je pourrais partager avec les poètes  
 du village dans la taverne où nous nous réunissons chaque jour  
 pour boire de la bière et lire nos progrès lyriques.  
 Mais la vérité est que  
 je ne vis pas dans une maison à l'orée de la forêt.

## IV

Ce que nous appelons forêt en soi, nous,  
 qui vivons à sa lisière,  
 est une surface irrégulière,  
 de taille égale ou similaire,  
 au village, au hameau ou au lieu-dit  
 qui s'étend vers l'ouest,  
 – le côté sur la gauche  
 en tenant la carte de face –  
 et délimite le bois épais,  
 le feuillage qui abrite,  
 des espèces animales et botaniques  
 ainsi que des êtres  
 du monde prodigieux.  
 La maison dans laquelle je vis  
 à la lisière de la forêt,  
 reçoit souvent la visite  
 de spectres qui en des temps reculés ont été  
 de la chair à canon,  
 à obus, projectiles,  
 au gaz moutarde, grenades, munitions,  
 la chair bon marché, d'occasion, en solde, modique  
 la chair de la Somme, de Verdun, de Bazentin.

Les spectres se souviennent en chanson,  
– ni lamentations, ni sanglots, ni clameurs –  
quand l'amour les blessait dans la chair  
sans verser leur sang. Ils s'en souviennent.  
Dans la forêt la guerre fleurissait,  
et un spectre a chanté,  
« briser l'Europe ».  
Et moi qui parle de forêts et de guerres,  
je ne vis pas dans une maison  
à la lisière de la forêt.

## VIII

La parcelle clôturée cesse d'être une forêt.  
Fait de bois brûlé à son bout,  
de braises, de cendres, forêt disséminée  
au-delà du sirocco. Une forêt répartie  
en cartes, en cadastres, en registres comtaux.  
Sans réserves. Épuisée de ses figures  
légendaires. Une forêt faite d'atlas.

Dans les encyclopédies,  
la forêt illimitée.  
Dehors, derrière la clôture du voisin,  
des forêts de partisans.  
Un peu plus loin,  
la forêt des rations,  
spectrale, de brume macérée.  
Forêt municipale, apte et en règle  
pour fosses communes.

Dans les manuels,  
des forêts encerclant Austerlitz ;  
dans les Ardennes, forêt ;  
les forêts de Wallonie ;  
la forêt à Hürtgen ; forêt  
à Katyn,  
la descendance fertile du Blitzkrieg.

D'acide,  
pour assécher  
« il albero malato ».

La forêt de châtaigniers à Calvello.

Chaque forêt en Europe une répétition,  
comme une prière un échafaud,  
un coït à minuit,  
une répétition, un déchargement  
de camions, pour la Résistance  
des armes, dans une rue sombre,  
pendant que, dans la captivité d'une cellule  
un condamné à mort s'échappe.

Cette forêt encerclée a cessé d'être une forêt.  
Déjà elle n'est plus Europe,  
– celle de l'enlèvement sur le dos d'un taureau.  
Ce que tu vois, ce n'est pas l'Europe.

Et je ne vis pas dans une maison à l'orée de la forêt.  
Je vis à Villa Santa Rita.  
Je viens y écrire le livre des passages.

---

Les poèmes ci-dessus sont issus du livre *Villa Santa Rita o el libro de los pasajes*, Caleta Olivia, 2019. Traduction de Nathalie Greff-Santamaria et Horacio Maez.



Éric Macé / *Amers de jeunesse*

Notre adolescence tournait à l'aigre et cette époque acidulée me revient comme un mauvais songe.

Assis sous les lilas l'été au boulevard de la mer, près du petit casino du temps où nous jouions en répétant des rôles imaginaires à peine adultes en armures, dans les carapaces d'un futur fantasmé, d'un nous-même avantageux et accompli.

Cela pesait son poids de tragique car au fond de soi on souffrait déjà de reconnaître par une alarme sourde les faibles et les forts, les vainqueurs de demain ou bien ceux qui seraient à la traîne, à la peine, sans savoir comment le destin s'y prendrait pour se jouer de nos fables.

On pressentait que certains avaient un meilleur jeu que les autres, cela transpirait, ceux-là se donnaient moins de mal, ils menaient sans forcer la partie.

De nos bouches les paroles parfois celles-là frelatées plus ou moins déformées des mères ou des pères c'était selon, nous autres rejetons de paille, jeunes épouvantails d'une identité qu'on masquait en trahissant l'enfance qu'on aurait bien parfois jetée aux orties, vaguement conscients de

toutes nos lacunes et de la source de nos hontes, surtout pour les moins bourgeois d'entre nous.

Hélas l'amitié ne pesait pas grand-chose sur le fil traître et coupant de notre concurrence.

Comment faire dans ces conditions comment revenir en surface ?

Comment se projeter avec joie dans l'avenir hallucinant, donner un visage à la réussite que nous nous promettions comme un pur esprit sans corps ?

Quand on n'a pas d'imagination, pas d'ambition véritable, seulement cette force amère qui nous terrasse de manque et d'inconsistance, le loup de nos émotions au creux du ventre de monstres en puissance. À ce point d'aveuglement et d'ignorance la souffrance de soi c'est frôler le meurtre tous les soirs.

Ainsi l'avenir était court avant nos dix-huit ans. Et nous ne réalisions guère que nous aurions à enjamber deux siècles.

La vapeur des Peter Stuyvesant bleues nous asséchait d'ennui.

Une voix secrète nous assignait fidélité prompte et moutonnaire aux souvenirs de l'enfance embaumée déjà avant que d'être dépassée.



Nos corps étaient déjà blanchis par les vagues et les ressacs des après-midis sourds de la côte – le clou de nos loisirs de presque bacheliers – sous des ciels trop variables pour rester aimables.

Nos ciels un peu vaches, dans les nuits vacancières, quand, assis aux tables de fer d'un vert foncé feuille d'aulne et rouille sur lesquelles nous posions nos verres à long col et cœur flambé de bière et de grenadine, nous avions faim, avant d'avoir le sommeil mauvais.



Leopoldo "Teuco" Castilla / *Laissez-le dans la forêt*

**Laissez-le dans la forêt**

À Salvador Raspa Quintana

Laissez-le dans le *yuchán*  
 où l'eau passe la nuit  
 qu'il s'éveille renard  
 dans l'air  
 faucon  
 et que le lion le voie venir et qu'il se dissolve dans les prairies  
 car Salvador Raspa est entré dans la forêt.

Lui qui apportait un *quirquincho* en offrande à la lune  
 et qui était une colonne d'argent  
 absolu  
 seul  
 montrant sa progéniture  
 aux constellations.

Laissez-le dans la forêt qui lui a pris la vie  
 jusqu'à ce qu'il perde la mémoire  
 et s'en retourne sur le lieu des labeurs de son enfance  
 et il y est encore  
 ouvrant des clairières  
 là où il ne reste plus rien.

Laissez-le dans l'ombrage, où la forêt le regarde :  
 homme qui tellement se répand  
 dans la nature  
 déjà ne tient plus dans son cadavre.

Sois  
 de la poussière  
 la colère ténue,  
 sois *pilpinto*,  
 âme  
 de l'air.

•

**L'eau**

À Salvador Garmendia

Faisons comme si  
 je ne savais pas que la pluie  
 n'existe que dans le mot pluie  
 qui tombe à l'envers dans l'espace  
 et c'est  
 parce qu'elle cesse d'être  
 comme ton œil cesse d'être œil  
 et devient cheval  
 quand il regarde un cheval

ce n'est pas naturel  
 qu'il pleuve  
 c'est naturel  
 que tu trembles  
 que tu craignes la pluie

toi  
 qui es presque entièrement fait d'eau  
 tu construis une maison  
 au nom du mot homme

toi  
eau croyante  
tu te protèges de l'horreur de la chute

tu dis : pluie  
et tu es l'eau  
qui regarde l'eau.

## Humain

À Roberto Sánchez

1

Le nouveau-né  
tombe comme un chiffon humide  
sur les carreaux blancs.

Ce qui n'était que conjecture  
entre dans l'espace  
comme entre  
la main  
dans un gant empoisonné.

Le modèle n'est pas dans la graine  
mais dans le vent  
qui la fait s'effondrer  
et sème  
le nombre énigmatique de la horde,  
l'unité effrayante  
qu'éjacule le pendu.

## Âmes

À Aníbal Alfaro

Un sifflement long, loqueteux, final,  
tire un trait sur l'après-midi.  
Quelqu'un dit : « Ce sont les âmes ».

Et l'enfant qui entend tout  
sait que le jour qui reste  
pendra la tête en bas  
se dégonflant  
comme une chemise sur la corde à linge,  
et que la nuit ne tombera point  
tant que l'on ne connaîtra pas  
le nom de ce mort  
qui est venu nous exiler.

Il n'y a pas de suture  
de  
temps  
en  
temps.

Les hommes ne s'alarment pas. Parfois  
des nuées d'un autre monde  
passent par ici.

---

Le poème "L'eau" est issu du livre *Teorema natural*, Editorial Hiperion, Madrid, 1991  
tandis que les trois autres sont issus de *Nunca*, Editorial Último Reino, Buenos Aires,  
2000. Traduction de Nathalie Greff-Santamaria et Horacio Maez.



Blandine Poinignon / *Le Champ des femmes*

caresse ardente sur ma joue  
 (une femme entre dans le champ)  
 le soleil me fait de l'œil

– mettre en réserve pour les jours de disette  
 pluie et ciels gris –

une toute petite araignée  
 passe sur mon visage

devenue sol pour elle  
 seule  
 je respire sans un geste  
 la laisse aller

paupières mi-closes – ciel trop blanc –  
 ma tête roule sur mon épaule  
 étire mon cou offert  
 – tendre morsure –

je sens

odeur de foin crépitement  
 bruit de vent dans les feuilles  
 clochettes dans le vent  
 palpitations de la terre qui s'éveille

•

herbe humide vent profond  
 – il a plu pendant des heures  
 des jours –  
 le froid est remonté des pieds  
 dans tout le corps

je tremble dos au sol  
 vibration écho  
 réverbération – toute cette vie enfouie  
 sous nos yeux

et soudain  
 s'accorder sans le savoir à la respiration  
 de la terre – ça vient de loin –  
 découvrir fil d'aplomb invisible  
 le bras qui se tend  
 la main qui se déploie  
 premier jour  
 ramure diffractée  
 dans le soleil couchant

•

depuis l'empreinte de mon corps  
 je roule sur la terre  
 animale caresse peau à vif  
 – sensation incarnée

mon œil s'aiguise – regard panoramique –  
 les arbres embrassent  
 un champ de femmes qui s'éveillent

– regards à foison  
oreilles tendues poitrines hautes  
corps qui terre à ciel  
qui l'une vers l'autre  
deviennent lien  
matrice où raciner  
élan possible

•

pulsion pulsation  
ça part du ventre  
ça part du cœur  
les pieds les mains  
l'épaule  
cherchent  
l'ancrage l'appui  
dans le sol dans l'air

emplir la poitrine  
s'appuyer se soulever souffler

sentir la résistance  
l'urgence le rythme  
et se laisser porter  
pour bondir  
jaillir feu follet  
joie crépitante  
élan sauvage du saut dans le champ

et courir pieds nus  
fouler l'herbe  
filer contre le vent  
faire corps avec le vent  
courir vers  
terre tambour  
ralentir cœur battant à tout rompre  
tendre la main – un pas puis l'autre  
regard vrai  
respiration folle  
– trop-plein d'air à offrir

•

silence apaisé

(je sors du champ)

tout un vol d'étourneaux dans le ciel sans fin



Nathalie Riera / *Au terrain vague de ma syntaxe*

**Tableau 1**

la forêt nous survivra // en première ligne, linaigrettes, bruyères, canneberges des tourbières // la verdure des paroles, du grand air au poème de bric et de broc, n'y rien entraver // le cœur a viré au violet // le génie végétal, figuier étrangleur, un arbre est tombé // architecture des sous-bois & les bêtes à grandes cornures // Col de la Cavale // attaquer en fente ou en flèche, je trace des traits et des courbes // le paysage écrit au présent, rendre le texte plus vivant // calligraphie avec le dos et le tranchant de la lame, je creuse la taille // parfois discuter est tellement oiseux // sans aversion pour la vie ordinaire, tous ces nœuds innombrables qui nous attachent // curer les fonds des estuaires // le travail de la « recherche » // le bas et le haut des pentes // quadrillage de rainures radiales & de cercles concentriques, une araignée au plafond // étriller le cheval fait circuler le sang // silhouette grêle en taille-douce ou à la pointe sèche // j'aime regarder les vaches & le son des clarines // la thermodynamique de la pensée au rythme de mes marches, suis-je plutôt ailleurs que toujours ici ? // il y a toujours l'influence & de la lumière & du contact & de la gravité // quand la chance est là, quand les mots s'enflamment comme des sulfures métalliques // toutes ces eaux usées déversées dans la mer // cascade de rues étroites, d'escaliers, de belvédères // escarbilles escarmouches escarboucles // écrire ? réduire les scories, phrases scarifiées // *a le cou-de-pied découvert mon cœur, Demain sera un gant oublié dans la neige* dixit Pierre Peuchmaurd...

**Tableau 2**

où ne coule plus la rivière ne bruit plus le feu, ce désordre  
 → linguistique où s'accroche la glycine  
 abîmée ma langue me réinvente au terrain vague de ma  
 → syntaxe  
 le tilleul verdoie, fait-il un peu jour sous les ombrières ?  
 → cœur fléché où sont passés les nénuphars ?  
 ne pas trouver les mots mais (le lierre continue de pousser)  
 → terminer mes phrases en herbes folles à mes poignets  
 ces ramas de brindilles ce sont nos paroles effrangées  
 rêver d'un peu de ciel d'aller là-bas mourir  
 enjambement, jouer sur les coupes et le rythme des vers à  
 → l'hiver du poème  
 poésie de mes lacunes

**Tableau 3**

il y a les oiseaux, effraie des clochers, chevêche et palombe  
 jabote, piaule, roucoule, miaule  
 il y a ce que l'on crie, tout sauf un chant de mésange  
 et ce qu'on écrit est n'assentir qu'à toujours plus de désordre  
 incandescence des ratures ou chaos des formes  
 illisibilité, inaudibilité, confusion de bruits nasillards tout à  
 → l'entour  
 je perds le fil de tout  
  
 il y a le trafic de voitures, la route brouillonnée  
 de klaxons, sirènes, frottements de pneus  
 salage, fauchage, brossage, réaménagements des voiries,  
 → travaux divers



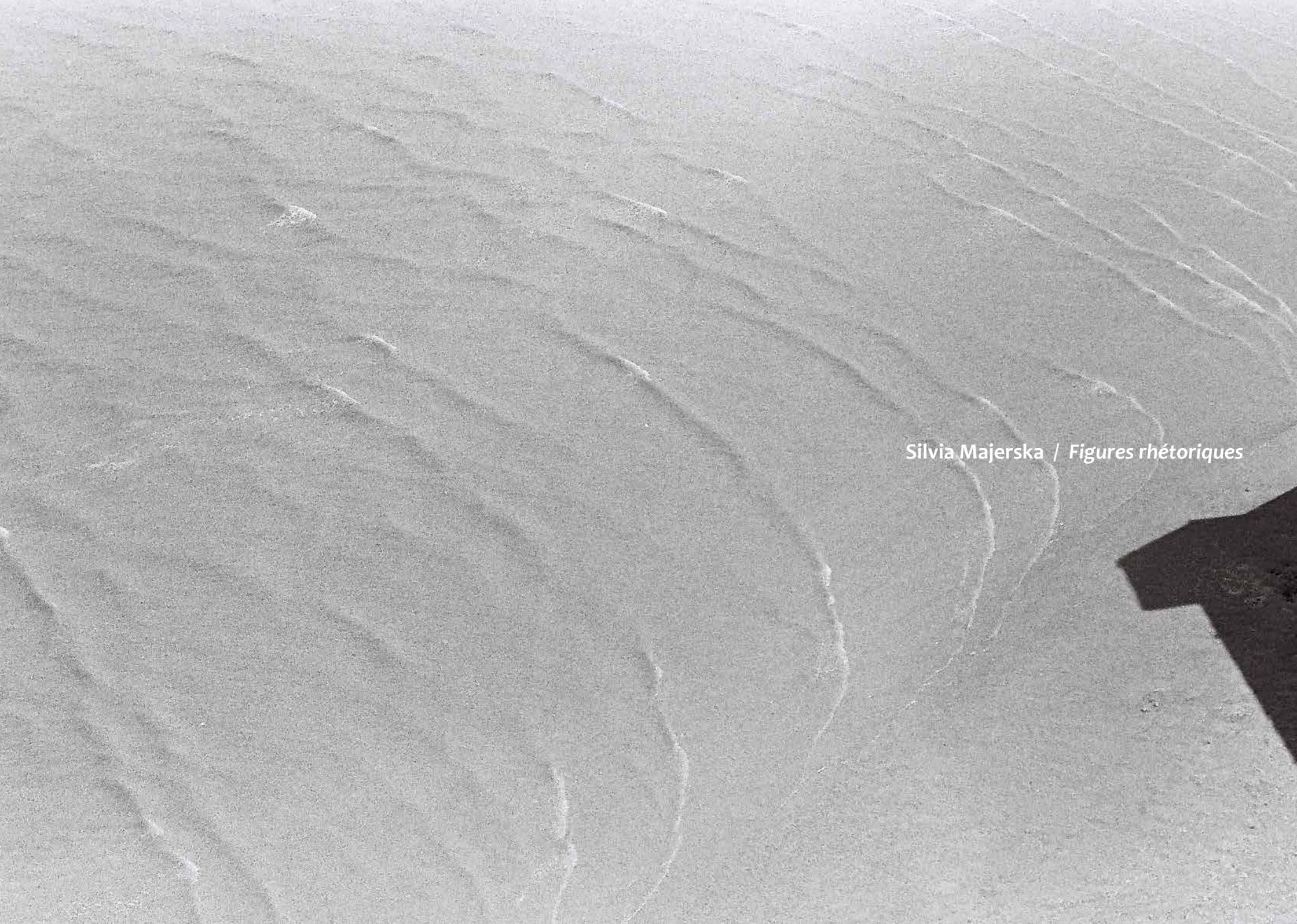
et la faune aux aguets et les gens, masse précipitée, leurs yeux  
→ rivés au sol  
et les miens dans l'éblouissement d'un phare

il y a les fleurs de mai, pois de senteur, pivoines et campanules  
un coup de pinceau, grande marque blanche qui traverse tout  
→ le tableau

un flou floral, à reprendre les formes, un tracé vapoureux  
esquisse qui imite la dentelle à s'y méprendre  
écriture des mailles et des filets  
fleur dentelle ou courge serpent  
mes yeux rivés sur la toile d'araignée  
je me perds à nouveau entre les lignes et les interlignes

#### **Tableau 4**

de basalte la montagne et de roc les mots  
des éclats d'obus à même le sol, perdues nos harmonies  
les oiseaux ont emporté nos rêves  
le néant c'est juste pour changer de langue  
au replat des marées, reviens mon cœur !  
ange de faïence dans l'aurore arrêté  
n'arrête pas de battre, courbé à la pénombre  
comme un été qui se termine au triangle tranchant de la mort  
de lierre en lierre la lumière te parle  
et toutes ces fleurs de rocaïlle secouées sur les battures  
au blanc-grisé des ciments, pics d'herbes &  
barbes de serpents noires à l'angle de nos impasses  
est supposée toujours trop loin la clairière



Silvia Majerska / *Figures rhétoriques*

## NOËL

(avec une périphrase astrophysique  
& une gradation affectueuse)

Avoir douze ans, et douze jours de différence, ne nuit guère à une amitié. Bien au contraire, les douze mois manquants scellent l'amitié du même secret qui les rattache à l'année en dépit de l'âge qui avance et du temps qui passe.

Si un rapport mathématique pouvait relier les amis comme il relie les unités de durée, douze phalanges y suffiraient tout comme elles suffisent à la Terre pour faire le tour du Soleil en trois cent soixante-cinq jours à raison d'un sms par jour, d'un appel par semaine, d'un rendez-vous par mois et d'un cadeau par an.

•

## GÜTENBERG

(avec une prétérition probabiliste &  
une analogie aristotélicienne prémonitoire)

À bien examiner l'histoire littéraire, on croirait qu'il existe une correspondance entre l'apparition de l'imprimerie et la disparition de la rime. La rime serait, suivant la logique d'une pareille hypothèse, un

type particulier d'impression intérieure déguisée en mnémotechnique, rendue caduque par l'encre noire jugée plus stable et plus efficace que l'onde sonore. Aussi semblerait-il qu'une simple ligne vaut toujours plus que toute une paire de sons.

Mais plutôt qu'une liste de techniques d'impression qui ferait fort probablement voir que la mémoire est loin d'être le seul moyen dont dispose un objet pour être gravé dans un autre, une question plus maligne est en passe de s'emparer de l'esprit. Et il s'agit moins de connaître le but des divers actes imprimant que de sonder le passé pour prédire l'avenir : deviner les tenants et les aboutissants d'une hypothétique invention comparable à celle de Gutenberg et qui saurait mettre fin à la prose avec la même facilité que l'imprimerie aurait mis fin à la poésie. Or il faudrait consentir, au préalable et de préférence en position allongée, à l'idée que toute prose digne de ce nom puisse elle aussi rimer, et que d'aucune façon cette sorte de rime ne saura s'accomplir si ce n'est qu'au travers d'un rejet perdu magistralement réussi.

•

## MARSYAS

(avec une paraphrase didactique  
& une comparaison fatale)

Un os de cerf ne suffit pas pour faire une flûte ; le souffle l'achève en la traversant. Or nul génie n'est

assez grand pour jouer et chanter à la fois. Encore une fois – le souffle, non la voix, fera vibrer la flûte.

L'erreur de Marsyas fut de croire que le souffle pouvait enfile la musique tout comme la main enfile un gant par temps de neige. Et il s'en aperçut en cette chaude nuit d'été où il finit écorché vif, car à peu de chose près c'était comme si on lui arrachait les poumons au lieu d'ôter la peau de ses doigts, de ses fringants doigts de flûtiste.

•

#### ANNECY

(avec une inversion optique  
& un adynaton révélateur)

Le point du jour monte comme un lac, comme les eaux d'un lac de lumière où nagent les yeux pour voir. Ils y respirent une lumière éclatante d'oxygène. Puis la nuit froisse la surface de ce lac et les yeux se mettent à cligner des poumons de leurs paupières. Aussitôt ils plongent en apnée, submergés par le noir qui se brise contre la rive de la cornée jusqu'à ce qu'une ampoule ne s'allume au plafond telle une montgolfière renversée surplombant le lac d'Annecy.

Et pareilles à deux lames de ciseaux fraîchement aiguisées, elles s'en iront, matin et soir, couper dans le sens de l'épaisseur un monde aussi fin qu'une feuille de papier. Si bien que de part et d'autre

de l'œil tout reste à repenser, la nuit pouvant au bout du compte n'être que le verso de la rétine, et la coupole de la paupière, l'interrupteur de la première modernité. Toujours est-il que la nuit vient un peu avant que la paupière se ferme, le temps d'avaler l'œil comme un comprimé pour digérer l'immensité.

•



**Diana Bellessi / *Tenir ce qui se tient* [extraits\*]**

**Nouvel argument**

Ou bien sinon regarde :  
 Carlos dans la nuit  
 d'hier qui nous signale  
 ce tout petit nopal

agonisant de soif  
 depuis son pot à fleurs  
 et sous l'humidité  
 de l'île. « Si tu savais,

ce n'était qu'un petit  
 papier transparent quand  
 le Tonton l'arrosa  
 et aussitôt s'épanouirent

ses fleurs, deux, vois ! »  
 depuis leur jaune intense  
 les fleurs elles-mêmes ont l'air  
 de l'écouter et belles

elles se font, encore plus  
 si elles peuvent encore que  
 ce soit vain, car elles savent  
 lorsqu'a plu le désert

**Histoires minimes**

Certes il est toujours étrange  
 de perdre ses parents  
 comme âme en peine vague  
 à tout âge un orphelin

et comme nous avons tous  
 bien grandi maintenant  
 nous filons impitoyables  
 vers l'abattoir à venir

autant de phrases qui naissent  
 péremptoires et simples  
 dans la bouche d'une amie  
 qui me dit par exemple

« quand ma mère partira  
 j'aurais perdu mon père  
 pour toujours », mémoire  
 et hommage qui affirme

la centrale appartenance  
 où la fille s'avère ce  
 fatal numéro deux  
 ou aucune autre que soi

même et orpheline, chérie,  
 et sinon j'entends un autre  
 raconter comment le père  
 l'a attendu en ce jour

immense à la sortie  
du ciné pour la première  
fois tout seul, « je me souviens  
des films, Flash

Gordon, Némó et Zorro  
j'en suis sorti déboussolé  
mais dissimulant  
son souci mon papa

m'a trouvé au coin de la rue »,  
bien que l'on ignore quand  
fut l'instant précieux  
où nous avons appris à lire

il a dit là comme ça « moi  
je lisais Éros, non héros »  
et nous en rions tous les deux  
convaincus que Éros

était mieux ou peut-être  
faisait penser à Hérode  
ou l'inverse, comme le nom  
du papa, doucement

maintenant que nous sommes orphelins

## Évènements

Joli cassier qui en juillet jaunit  
et après la gelée où même l'herbe  
s'engame et les tourterelles nous semblent  
picorer en volée sur un tapis  
qui magique s'agite sous le tiède  
soleil pressé de descendre à l'ouest  
pour nous rendre, l'espace d'un instant, plus beau  
le jour et la nuit mystérieuse et fraîche  
fait sa contemplation de l'intérieur  
et nous par chance si l'on peut regarder  
fixement ou tendre pour un moment  
l'oreille on croit bientôt y prendre part  
pourtant cette croyance glisse rapidement  
vers la pensée et comme chacun le sait  
ça te déracine d'un coup, or perdus  
dans le jour si court et la nuit immense  
nous ne sommes ce qui arrive ni ceci  
qui le fait arriver, à ma manière  
néanmoins je tremble sous la gelée  
et je jaunis sans savoir ce que dit  
le croucrou de la tourterelle sur moi  
quand le soleil fout le camp en vitesse  
avec la hâte lente de l'hiver

## Variations de la lumière

Une envolée orange au ponant  
en lutte libre avec le violet  
où se fait soudain un clair  
vert comme ce rayon si pur  
poursuivit dans la jeunesse  
et au fond le chœur de marouettes  
et un silence de face qui coupe  
le tronçon de lune avec plus de silence  
et d'argent et de nuit jusqu'à ce qu'il  
ne reste que les lueurs de ta maison  
parfois presque magiques oranges  
douces et dans la solitude amères

---

Les poèmes ci-dessus sont issus du livre *Tener lo que se tiene*, Adriana Hidalgo, 2009.  
Traduction de Nathalie Greff-Santamaria et Horacio Maez





Alena Méas / *La vie avec toi* [extraits]



Les lignes se croisent forment une cicatrice dans la paume de la main. Cette journée pourrait être l'une des plus déchirantes, et tu pars pour revenir, encore et encore. Les nuages ont couvert le ciel, la lune est introuvable, restant pliée, noire dis-tu et tu trembles soudain, car tu as envie de te détruire quand elle n'est pas là.

Aujourd'hui la bête s'est soulevée dans ta poitrine. Elle a bondi et enfoncé ses crocs dans mon cœur. violemment, elle s'est saisie de mon esprit et l'a traîné à travers la maison de hurlements jusqu'à mon bureau, auquel je suis assignée pour expier la morsure.

La neige a gelé, la ville est blanche, au carrefour on sort les luges, l'hiver. Avoir froid est aussi ressentir l'inquiétude pour toi. Le soleil examine la glace, et je vais chercher l'air frais au parc où la neige brille et où je m'extirpe de tous les troubles. Tu écoutes tes rêves et tes cauchemars, cette journée devient ton sommeil. Quelque chose de cristallin en suspens et moi, je n'arrive pas à

comprendre la vraie raison de tes dérives. Tu rattrapes le sommeil de ces dernières nuits, l'empreinte de ton impatience ne recouvre pas complètement ton front, il y a aussi la sueur de ta folie.

Punis, pourquoi ? De savoir trop aimer, jusqu'au bord de la folie ? Un jour gris, et on t'amène là où je ne peux pas te suivre. On t'enferme, mon amour ; encore une fois dans l'enclos des fous, dans cette baraque affreuse. Elle t'avale avidement, dans ses couloirs, dans ses cellules, tu y seras à nouveau perdu et seul. Je revois les barrières, le pavillon, le parc. Austères, encore plus car c'est l'hiver. Et mon cœur est pétrifié, ils t'ont amené. Contre ta volonté, contre la mienne. J'ai voulu t'aimer en liberté, derrière les barreaux, tu te défends pour rester toi-même. Je ne peux pas te suivre, mon amour, dans la maison des fous, ils t'ont capté aujourd'hui. Les murs te tiennent en otage, je suis seule ce soir, je suis seule.

Ce soir, tu me souris et tu chantes pour moi. Je sais que tu vis pour moi aussi, dans cette maison qui te tient. Dans le salon, où tu pacifies les minutes sans moi et attends le printemps, tu as planté une graine dans le pot d'Orphée. Ce jardinage à huis clos est aussi un geste d'amour. Avec les mêmes bras, tu me serres lorsque j'arrive. La journée était inscrite dans l'agenda sous le titre « à brader ». Mais, pour moi, sa valeur est certaine, car je te retrouve aimant jusqu'à la moelle de l'os, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'éclatement du cœur. On se sauve ce soir, encore une fois, dans le cadre de la porte, je me tiens, je te regarde comme si tu venais d'apparaître. Pourtant, tu es là, à mener tes luttes et tes guerres, dans ce salon où nous nous sommes mariés sous la pleine lune.

Les astres abritent la voie, nous l'empruntons cette nuit pour aller quelque part où la joie est vive et la beauté sans douleur. Connais ce lieu au bout de la terre ! Tu cherches tous les détails qui signifient, et moi, j'en fais un radeau. Dans la nuit, nous naviguons comme nous l'entendons – selon le désir et l'étoile polaire. Sur le chemin, je caresse tes cheveux éparpillés sur la mer, qui ondule jusqu'à la rive de ta nuque, et qui se précipite sur ton dos blanchi par l'aube et me laisse rêveuse de la solidité de tes reins.

•

Dans ce café, la musique apprivoise des minutes, des heures. Ils sont venus ils ne savent pas pourquoi, au fond de la tasse reste une goutte de café avec du sucre, et sur la table un carnet qui enferme leur existence. Elle écrit au fur et à mesure que la vie arrive, que leur histoire se réalise.

•

La nuit est bleue et quelque chose s'envole de mon cœur. Sur tes paupières l'insomnie, et tes pas partent de la maison qui tient à peine debout. Je ne dors pas. La nuit est trop bleue, comme ton cachet. Bleus sont tes yeux qui me font mal, qui s'écarquillent si terriblement. Je voudrais les comprendre. Ils brûlent mon amour et un tas de cigarettes, sans se soucier du lendemain. La nuit est bleue, celle où je m'endors seule avec tes mains bleues dans la chambre à côté. Que font-elles ? Ne peuvent pas me tenir ? Peut-être qu'elles ne me tiendront jamais dans la nuit bleue, où on s'aime solitairement.

•

Le cramoisi sédimente au fond de cette journée pluvieuse – couleur de l'univers quand il explose dans ta main. Les gouttes de pluie se sont alignées sur la vitre, et quand tu ouvres la fenêtre,

le vent fait remuer tes cheveux. Tu te tiens de dos et je mémorise tes contours, je voudrais les garder à jamais aussi proches, aussi cadencés, aussi adorés. Je cherche à rendre au mieux l'indicible. Tes cheveux se bouclent, et la vue donne sur un sureau nu dont la sève commence à monter dans les branches. Même celles qui tu as cassées se soulèvent contre le ciel. On aspire aussi à une élévation, rapide et sauvage ; au milieu des signes, le soulèvement est une liberté que nous cherchons là-haut, et qui descend pour nous donner la joie.





Anne-Cécile Causse / *Les échappées*













SOUVENIR  
AFRIQUE.



Washington Cucurto / Traverser le désert

## L'homme au visage du Che

Il s'est fait tatouer le Che sur l'épaule  
à une époque où personne n'avait de tatouage  
et où peu de gens savaient qui était le Che.  
C'est à cette époque-là qu'il se l'est fait tatouer.  
Pourquoi t'être fait tatouer le Che ?  
lui a demandé ma grand-mère.  
C'est ce que font les hommes qui sortent de prison,  
disait-elle.  
« Et tu penses que c'est quoi, toi, cette vie que l'on vit  
si ce n'est une grande prison. »  
À une époque où personne n'avait de tatouage, lui  
il s'est fait tatouer le Che sur l'épaule.  
bien avant que le Che ne soit le Che ;  
un homme l'a fait avant  
même que tout ça n'arrive.  
En cette veille de Noël,  
je l'appelle pour lui souhaiter bonnes fêtes.  
Il me répond complètement saoul.  
Heureux de m'écouter et en même temps  
il me dit je ne sais quoi sur la neige.  
« Tu es un simulacre dans la neige ».  
Mon père s'est remis à boire.

Il est retourné vers elle.  
« Qu'ils sont mignons tes enfants, frangin ! »  
Mon père me dit, « frangin ».  
Papa, demain c'est Noël.  
« Je m'en veux de m'être  
tatoué le visage du Che sur l'épaule.  
Je m'en veux pour tout et aussi pour le Che ».  
Son Che, notre Che de l'épaule de notre enfance.  
« Le Che a vieilli sur mon épaule plus que moi »,  
me dit-il.  
Mon père s'est remis à boire.  
Mon père tombe sur l'épaule.  
« Ne m'oublie pas, frangin », me dit-il.  
Jamais, répondis-je, avant de reposer le téléphone.

•

## Maman part aux États-Unis

Maman m'a téléphoné pour me dire :  
— Fiston, je pars travailler aux États-Unis,  
et peut-être y trouverai-je un compagnon avec qui me marier.  
Le Rêve américain est le rêve de tous,  
par contre le rêve péroniste n'est que le rêve du prolétariat.  
— Quelle autre chance aurai-je de découvrir les États-Unis ?,  
— me dit-elle  
Maman n'a jamais quitté le pays, ni même Buenos Aires.  
Mais dans la vie rien n'est comme on se l'imagine.





Miguel Coelho / *Descriptions lyriques* [extraits]

**1.**

premier spasme – souffle des rouilles

torse dominant

les tonalités qu'il mutile

les germes de pommes douces

**4.**

jeune bétail

vers les halliers

facilite l'ordre du père

sa lecture

selon que le pouvoir décide pourpré

de détails et de semences

croquis de croupes où d'un air se risque

par le golfe des muscs

**17.**

vieux seuils d'animaux

vieille sueur

le sexe des orages

**20.**

l'escalier bout

à toute allure

**29.**

tomates tombantes

zones sortes de soies

**31.**

le préau

disparu

des filles

de sa peau

achève

un souvenir d'école

**33.**

vers la remise

chaussette argentée

suspendue à une épingle

l'offensive

de sa lime

l'inclinaison circonscrite

de billes courtes

vrille  
à chouettes

**34.**

grosses roses  
aux joues essoufflées

dans les essors  
de diamant qui s'effilent

dames  
bestiaux  
obstacles

effritements jaunes

**35.**

j'ai rêvé l'ami qui ne vient plus lacérer

puis lancé mes larmes de réveil en trop sur le drap

sa lettre cogne dans l'après-coup

**57.**

je voudrais  
que tu ne me sur-  
vives que  
pour me saouler  
de révoltes  
me raconter

l'impossible  
quelle tête ferons-nous une fois disparus  
dans nos fêtes

que ne me  
surveilles-tu

**59.**

doux tel  
de la douce  
Eurydice  
mon ex  
en  
o6 OK  
des voix  
un dos vu  
sans pareil  
des mois d'où  
revenir  
cruel  
descendre  
en flammes  
rire  
de nos mains  
qui se blessent  
égarées  
dans les corps



Caroline Cranskens / *Faits et gestes*

**(Agora)**

Près des racines gratter quoi sur le lit qui meurt  
 Avec un clou au mur  
 À côté  
 Il n'y a rien de pendu

Le haut  
 Le bas

Se rendent réels  
 (Se taisent)  
 Maintenant la lumière traverse une tête  
 Et puis le clou

Tout seul

Deux pieds dépassent  
 C'est ça :

Le corps est troué  
 (jusqu'au menton)  
 De repères sanglants  
 (suspendus)  
 Le livre est ouvert  
 (avec une marque)  
 À la page des déportés  
 Tout ce temps le cœur sait personne ne veut  
 Finir à terre  
 La voie est tracée pourtant  
 C'est en train d'arriver

Et la suite nous essuie les yeux

**(2024)**

Ici je reviens un temps  
 Au pays la maison  
 Cher pays dans le cercle  
 La maison chère maison  
 J'ai la tête et la langue  
 Et en bas tout au fond  
 J'ai le corps  
 Et le feu  
 Sous le cœur  
 Affamé

Je reviens pour un temps  
 Avec l'engin d'enfer  
 Qui a foutu en l'air  
 Les jardins ouvriers  
 De la ville  
 C'est ici la tête  
 Est revenue pour abattre  
 Les quatre murs  
 Du porteur

**(Le cœur au ventre)**

Les premiers jours elle répète  
 Une histoire de main au tournant  
 Tenue  
 Pour personne  
 Un récit codé  
 Dans la bouche  
 Comme des sons

À la tête encore  
Elle mange la langue  
Des bourreaux  
Avec l'échine

Qui se redresse

Et la trame en travers  
De la gorge se chante un désir

son désir

Prend le nom du quartier  
Où elle a grandi  
Puisqu'il n'existe aucun nom (PAS UN)  
Pour dire le manque  
Alors  
Sa version autre (toute autre)  
Arrive raide  
Tout droit sortie de terre  
Avec des crans de rage  
Jusqu'au sol pour voir  
Rouge  
La résistance  
Sur les lèvres éteintes

### **(krach)**

Pour voir je tourne  
La lutte  
Traque  
Les lèvres  
S'épuisent  
On dirait je lutte  
Pour voir on dirait  
Je ne comprends pas  
Le décor

Et la nuit pleine  
En travers du cœur  
On dirait les lèvres  
Se font corps  
Pour jeter aux ordures  
La mise en scène  
Chauffée à blanc

### **(sous la peau)**

Des corps  
Nomment Le réel  
Aux marges  
Détruisent le je  
Du récit modèle  
C'est hurlé  
Les circonstances de l'asile  
Dans la langue de l'ennemi  
Se referment  
Sur la base d'une question tordue  
(La réponse est non)  
Corps de rage au verso  
Se réalisent refus  
À la lettre  
S'arrachent  
Tout autour un tas de livres  
Comme de la boue gelée  
Au pied des dresseurs  
Les enfants demain  
C'est sans secret  
Ce qui meurt derrière l'écran  
Sous la torture

### (le retournement)

L'instrument de l'ordre  
Se plie à la marchandise  
Bleu gelé te vise  
(Plein œil)  
Une raison suffit  
Se relaie  
Fiction huilée  
La lumière brisée  
S'ajoute à la liste  
Des dommages  
Une vision percée  
Se conçoit maintenant  
Que l'espace entier  
Se capitalise  
En millions  
De corps à nier

Mais il voit bien (l'œil)  
Dans tous les conduits  
Que les sons  
De nos imaginaires  
Bruyamment  
Aux marges  
Glissent glissent  
De nos dents  
Avant arrière  
Horizontalement  
S'articulant à la rage  
Critique  
De nos mâchoires ouvertes  
Pour contredire la fin

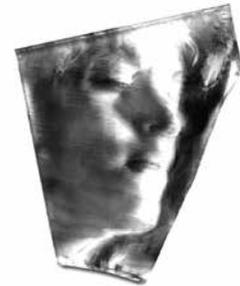
### (Politiquement)

Continue au je nous et avec  
le mot bien réel dedans  
Machiner contre ils  
Le début en travers la fin  
et l'enfer sans compter  
les failles sûr c'est avec  
Le sac de nœuds  
Qu'on se met en orbite  
Vers la vie autre langue  
Où s'assembler pour trouver  
Les images et les corps  
De nos passages À l'acte

### (incendiaires)

Tout en panne  
L'ordre  
Aux cadres blancs  
Vacille  
Sous les coups répétés de nos voix  
De nuisances  
Telle et telle Infiltrées  
Dans la farce  
À présent

Le silence est tous les cris



Régis Rizzo / *Brisages*

Les *Brisages* sont des peintures sur morceaux de verre provenant de vitrines brisées lors de manifestations.

Contraction de bris et visage, ils évoquent l'humain et la fracture, du point de vue individuel ou social.

Sur cette forme accidentée et singulière le visage prend une dimension fragmentaire.

Le verre épais donne à la figure peinte une luminosité et une ombre portée qui change en fonction de la lumière.

Les *Brisages* peuvent former une constellation sur le mur ou être présentés séparément. Ces œuvres sont ici reproduites en noir et blanc.









Anne-Emmanuelle Fournier / Νέκυια [extraits]

“I had to struggle again with the shadow, as of  
some older night than the night of the sun”

W. Butler Yeats, *Rosa Alchemica*

eau bris-  
ée  
pourtant vastitude  
du fleuve  
pourtant luxuriance  
des arbres  
quelque part  
subsiste  
une promesse de douceur

débusqué  
le soir mon corps  
se crible de bruits d'oiseaux  
grillons moustiques

le vent bruine  
dans les bosquets

le ciel  
stagne  
les jours semblables aux jours

tu es loin, trop loin  
je ne déchiffre plus

ce visage qu'hier encore j'appelai  
mien

l'absence à soi  
famine

0,1 mm d'ongles  
0,3 mm de cheveux  
croissance taciturne  
de chaque jour

la science est formelle  
tu es vivante

inéluçtable la  
nuit  
se referme sur la vitre  
où veille ton désir  
d'été

ce soir déjà  
déjà  
rétréci

(ce n'est pas la souffrance  
qui gorgone tes traits  
mais le refus)

arbres-ombres chinoises  
derrière la vitre de l'Intercités  
lentement le ciel  
s'éteint

miroir noir  
où monte  
un visage instable

•

des pas sur la nuit  
peut-être les miens

l'un après l'autre frémissent  
les platanes  
archanges taisant leur énigme  
dans l'auréole des réverbères

•

les doigts sous l'angoisse  
perdent la mesure  
s'allongent en ramures  
spectrales  
tes doigts désoublient  
le froid d'hier

•

supination du rêve  
es-tu encore cette harpiste cachectique  
au crâne stérile  
qui gravit la scène ignorant  
combien son chant la dévore

•

ne t'endors pas  
ne t'endors pas sous tant de lumière  
le vertige au fond du jour  
chaque fois s'approche  
plus près

ceux qui à ta table s'assoient  
combien de fois déjà revenus  
de l'intraduisible  
verso des heures

•

à présent se noyait  
maintenant hersait  
tes os

le poème tu as beau  
le tordre dit mal la violence  
des heures sans rémission où  
le rêve mutique obstinément  
toute occurrence de fleur  
n'a jamais été qu'absence  
dans le soir factice

•

l'instant après la douleur  
comme tout repose  
dans une douceur étrangère

l'instant où décroît la douleur  
le pouls silencieux de la pluie

•



aujourd'hui se referme  
sous nos yeux précipite  
en hier  
ta vie la mienne songes  
fragmentaires  
histoires d'heure en heure plus écrites

on voudrait changer encore tant  
de virgules

le ciel ne cille pas  
sous les pensées  
qui s'évertuent

•



Adèle Nègre / Gel endurer

Ai pensé à une couche à semis avec châssis vitré  
pour y planter graines de tomates et courgettes.

Que me vaut cette pensée ? Une engelure  
à l'œil, tandis qu'argumente une mésange pressée  
sautillant de branche en branche sur le frêne large  
au-dessus du fumier, pour sa compagne postée plus haut.

L'arbre étincelle dans le soleil précaire, tangent  
au pré qui me fait face, l'arbre aux bouquets de samares  
transies et collées par le gel, qu'on appelle aussi langues-d'oiseau.  
L'œil pleure, la mésange guette les déchets de ma jatte  
(du gras et des épluchures pour celle qui s'active) jetés là  
sur les feuilles crêpelées de chou violacé et les graines de courge  
filetées de chair orange. Mon offre est tentante, elle piétine  
→ impatiente.  
Il gèle, tout me paraît plus lucide, et me chaut qu'elle attende  
→ mon départ.

Plus cinglant et plus dur – *la dure majesté de ce raffinement*  
→ supérieur à l'opportunité,  
lucidité infinie de ces sons, précision délicate du scalpel,  
→ cisellement du gel –  
(l'opportunité pourtant dans le choix de l'outil)  
et partant l'anesthésie et *le froid de l'espace asexué*

Gel : pour nombre d'espèces, manque résultant de la possibilité non  
→ exploitée, par exemple d'une occasion de s'implanter.  
Pas pour les humains dont les chemins – forestiers s'entend –  
sont rendus soudain plus praticables.  
C'est une belle frênaie claire et élastique comblée de fougères  
→ brunes et de ronciers.

Loin au-dessus de nos têtes, les samares patientent en grappes,  
akènes indéhiscents – c'est la resserre –  
en tremblant doucement.  
Espace et parole figés en un seul air.

*J'ai laissé reposer tristement ma tête  
Dans cette ombre qui tombe du bruit de tes pas [...]  
J'ai laissé dans ma gorge mes aubes et les arbres  
enracinés*

Ensuite il y aura, qui sait,  
de beaux manches pour merlins et cognées  
pelles, pioches, haches, tous faits  
de ce bois clair et nerveux,  
et dont les biseaux recouperont le biais.  
Ce sont-là des pensées infertiles, pensé-je  
ou seulement lucides comme le temps

*Dans les champs,  
nous prospérons ou nous périssons au hasard,  
dociles à la pluie et pour finir aussi à la lumière.*  
Est-ce que j'ai vu le renard qui a vu la mésange ?  
Est-ce que le faucon m'a vue embrasser le regard  
– interrogatif et grelottant – de ces quatre cervidés – hères  
et biches ou chevreuils figés en file indienne – le profil statique  
de fuite ininterrompue, tête de quart, exactement comme  
→ sur l'image ?

Dans le champ où tout est visible, de tous je suis la plus malvoyante  
car à coup sûr la moins sujette aux abois.

Je promène mon ingénuité souveraine et ma débile  
insouciance. Il est probable que je n'en réchappe pas.

Une mésange charbonnière piétine en m'attendant.  
Cette fois-ci je viens avec des cendres.

On nous voit de loin, moi mes reliefs et mes sabots  
venir troubler le luxe de ce très lucide hiver  
(au moins autant que tu voulus bien le dire Apollinaire :  
*On voit venir au fond du jardin mes pensées*)  
dans ce qui est ma loge autant que celle des oiseaux : aire  
meule précieux glaci, elles montent toucher à la lumière  
avant de redescendre comme un large éventail pulvérisé en vol  
poudrer la terre le sol de mes pensées déployées – dilapidées ? –  
entre mes mains la voix sans paresse

*Avec comme pour langage*  
un battement d'elle et l'œil rebond de la mésange  
quelque part entre le cerisier et le frêne  
l'œil en veine et l'air soudain matérialisé par le drapé  
– comme le drap matérialise un corps fantôme –  
des cendres à la volée

Cendre dispersée

Oui qu'elle aile  
– et sans ternir du tout –  
d'un unique battement se pourrait-il ?  
cet air lucide.  
Je volerais bien avec elle.

Oui munie que j'apprenne – et comme j'appréhende  
jusqu'à la clématite seulement ! – dont elle couvre  
les akènes soyeux d'un revers.  
C'est toute la distance qu'elle couvre encore.

Comment dis-tu, déjà ? *On me voit venir au fond du jardin*  
– refuge des verts – où la voix latine *Ilex*, ou francique *hulis*, *huls*  
*hulst*, serine aiguë à toutes les pensées.  
C'est là au début d'un pré et à la fin d'un champ  
la lisière amortie où j'écoute le présent  
sur un mur enlierré et un houx au lustre  
hivernal et hirsute – *si c'est lui* – dont la seule étymologie du nom  
– ah l'outil acéré que voici – houspille l'oreille

Pourtant c'était en dryade timorée qu'on me le présentait  
craignant la lumière (mais pas l'éclat.) Certes,

et la battue  
d'une  
sonore  
houssine  
fustige verte avec le vent  
la pierre nue  
d'une consonne  
– une *h* ? – de fer  
à fendre le vers

Certes  
mais  
fustige une  
houssine  
– vers et avec le vent –  
la pierre  
d'un fer aigu – une *h* consonne – ou  
une houe  
à fendre le  
vers

Au tranchant  
qu'effile  
en sûr poinçon  
toujours plus  
la battue.  
*nous persuade(r) que ça et là un éclat*

Il y a des fusains derrière lui  
– vent dans les verges élastiques –  
et une clématite est enverguée au dormant du cerisier.  
Tout à coup tout l'arbre bouge et branle  
l'espar comme un joug. Départ clamé.  
Les ailettes se défont et  
– la soie effilée ici aussi  
comme on soufflerait sur des oisillons –  
amortissent  
la tristesse

dans un moment de sustentation des ailettes  
– anémochores  
et bien que je ne voie le moindre polygone jamais  
et sans consolation (*y eut-il jamais chose à dire ;*  
*nous ne nommons rien, il nous est seulement permis d'endurer*) –  
c'est ici que se dépose l'émotion

Ces akènes – pourvus d'arêtes plumeuses, pâles et fébriles  
– comme des poussins –  
(*tes yeux, fleurs de glace et de neige*  
*semées par des vents déchirants sur les cordages de navires avariés ;*  
*– ta main levée, une signature ambiguë*) –  
bruisent dans le gréement du vaisseau qu'il m'a semblé – lui –

*Je suis comme l'eau qui s'écoule et tous mes os sont disjoints ; mon cœur  
est comme de la cire, il se fond dans mes entrailles*

Rien ne s'épanche hors l'émotion – sensibilité thermique et dilatée –.  
Il appareille  
et moi de trembler – *Tu me réduis à la poussière de la mort* –  
– en regardant dans le houx le vent  
et la clématite à la frontière d'un champ.  
Ce que j'entends ce sont des abois

Des chiens hurlent  
– au nombre de sept –  
sept dogues de fer (gris de Payne ou noir de vigne) –  
– mais pas dogues d'armure –  
perclus de saisissement dans le chenil exigu  
qui gît derrière la lune  
et dans l'ombre qui tanguent  
cette fois-ci d'un grand épicéa – grand mât  
de hune pensé-je –

le châssis craque  
et à terre s'entrechoquent  
arcs et quadrilatères  
migratoires

en portiers de nuit apeurés par le lièvre qui tremble

Arbres sans question  
et mots – dont le mystère n'est pas la définition  
mais l'association  
indéfinie vertu inhérente et non réservée –





Horacio Maez / *Petites choses qui s'éloignent\**

### Un sol insouciant brise le silence

je tends la corde et parcours le manche,  
 mes doigts, un instrument de plus.  
 L'ébène, le bubinga et l'iroko  
 sont passés par là. À nouveau retentit  
 un sol, à présent un la. Je presse légère  
 ma main gauche sur les cordes  
 et elles se taisent. Je sens que la gouge et la pointe-aux-âmes  
 ont achevé leur tâche et une fois de plus  
 c'est un sol qui retentit, un la.

Quelle sera sa destinée ?

•

### Un fa retentit à nouveau

L'entends-tu ? Il a le sens d'un écho,  
 celui-là même qu'ont ces fleurs sauvages  
 qui pointent, s'ouvrent à la lumière du jour  
 et lorsqu'elles se referment enfin, laissent  
 cette présence diffuse qui rappelle  
 qu'elles sont passées par là et attendent,  
 un jour nouveau,  
 l'entends-tu ?, me répète Céline.

•

### Une pluie fine tomba

les bois le savent  
 ils ont absorbé l'humidité  
 comme expression de vie  
 savoir ancestral de la matière,  
 qui sous la moindre impulsion,  
 énonce le vivant. Seul nous reste,  
 dans ce métier, faire  
 de cette petite variation  
 une autre facette du vivant.

•

---

\* Ces poèmes sont extraits de *Pequeños rastros que se alejan*, Kintsugi, 2019.

Parfois la poésie ne tient qu'à un fil

*Nous passons presque toute notre vie à lire des messages vigoureux, tout faits (le courrier, les journaux, les signaux rouges et verts, etc.). Mais pour être déchiffrés les autres demandent un effort que nous aimerions éviter. Pourtant cet effort rend la vie riche, gaie et pour ainsi dire inépuisable.*

Saul Steinberg, in *Les Dialogues du Louvre*, Pierre Schneider, La Barque & Le Louvre, 2023

**Éric Macé** est né en 1965 à Dinan (Côtes-d'Armor). Venu vivre et travailler à Paris, il s'est formé à l'art dramatique au milieu des années 90. Adeptes des formes courtes, il écrit surtout pour partager ses textes à l'occasion de lectures à voix haute, en particulier avec ses amis du Lieu improbable, un collectif de la proche banlieue parisienne.

**Blandine Poinsignon.** Née en 1986, elle vit dans le Nord de la France. Elle a publié des poèmes et des proses dans des revues ("Nunc", "Poésie / première", "Fureur et Mystère") et des collectifs (notamment *Génération Poésie debout*, Le temps des cerises, 2019).

**Nathalie Riera.** Revuiste et fondatrice, en 2013, de la revue "Les Carnets d'Eucharis", elle est aussi auteure de plusieurs recueils de poésie et d'un essai sur la contribution positive du théâtre et de la poésie dans l'espace carcéral, *La parole derrière les verrous* (Éditions L'amandier, 2007).

**Silvia Majerska.** Née en 1984 en Slovaquie. Elle enseigne le français langue étrangère à Paris. En tant que poète et traductrice, elle contribue aux revues "À Verse", "La Traductière", "Place de la Sorbonne", "Francopolis", "Po&sie", "Tvorba", "Ostium", "Vlna". *Matin sur le soleil* est son premier recueil (Le Cadran ligné, 2020), *Blancs-seings* (Poésie Gallimard, 2024) est son second.

**Liliana Ancalao** est née en 1961 dans la province du Chubut. Professeure de lettres, membre du groupe universitaire de recherche sur le mapuzungun (langue originelle des Mapuches) et du collectif poétique Peces del Desierto. Elle a publié *Tejido con lana cruda* (El Suri Profiado, 2001), *Mujeres a la intemperie-pu zomo wekuntu mew* (El Suri Porfiado, 2009) et *Rokiñ, provisiones para el viaje* (Espacio Hudson, 2020). Certains d'entre eux ont été traduits en anglais, français, italien et portugais. Elle a reçu le Prix d'excellence pour l'ensemble de son œuvre dans la catégorie Patrimoine du Fondo Nacional de las Artes.

**Sandro Barrella** est né à Buenos Aires en 1967. Poète, libraire, journaliste culturel, il a publié *El álbum de Pascal* (Último Reino, 1996), *El golf* (Alción, 2005), *Los pájaros* (Bajo la luna, 2010), *Los italianos a la guerra* (Ediciones en Danza, 2013), *Viaje sentimental* (Gog & Magog, 2017), *Villa Santa Rita o el libro de los pasajes* (Caleta Olivia, 2019), *La liebre* (Bajo la luna, 2022). Il a participé à des anthologies publiées en Argentine, au Mexique, au Canada, en Italie et en France.

**Washington Cucurto**, de son vrai nom Santiago Vega, est né à Quilmes en 1973. Autodidacte, il est auteur de poésie et de contes. Il a publié entre autres *Zelarayán* (Ediciones del Diego, Buenos Aires, 1998), *La máquina de hacer paraguayitos* (Siesta, Buenos Aires, 1999), *Fer* (Eloísa Cartonera, Buenos Aires, 2003), *Panambí* (Eloísa Cartonera, Buenos Aires, 2003), *Las aventuras del Sr. Maíz* (interZona, 2013) et son œuvre a été traduite en allemand, portugais, français et anglais. Il est également éditeur et dessinateur au sein de la coopérative d'édition Eloísa Cartonera (Buenos Aires). Il est le créateur auto-proclamé du "realismo atolondrado" ("réalisme écervelé").

**Leopoldo Castilla**, dit « El Teuco », est né à Salta en 1947. Écrivain, poète et essayiste argentin, il s'est exilé en Espagne en 1976, persécuté par la dictature militaire. Il vit actuellement à Buenos Aires. Parmi ses publications récentes figurent les ouvrages de poésie *Viento Caribe* (Nudista, 2015), *La última piel del mundo* (Nudista, 2019) et *Como si hubiera pasado una garza* (Nudista, 2022). Certains de ses poèmes et ouvrages ont été traduits en plusieurs langues. Il a remporté de nombreux prix nationaux et internationaux. Il est docteur honoris causa de l'université nationale de Salta, pour son œuvre poétique et sa lutte en faveur de la nature.

**Horacio Maez** est né en 1969 et a suivi des études de philosophie à l'Université de Buenos Aires. Il a publié quatre recueils de poésie : *Salix* (Ediciones Modi, 2015), *En obra, diarios del oficio* (El ojo del mármol, 2017), *Pequeños rastros que se alejan* (Kintsugi, 2021) et la plaquette *Espadas* (Ediciones Arroyo, 2021). En tant que traducteur, il a co-traduit *Tenir ce qui se tient* de Diana Bellessi et des œuvres de Valérie Rouzeau et Nathalie Léger. Il collabore régulièrement à la revue numérique de littérature El diletante en tant que critique littéraire. > [www.aviceversa.com](http://www.aviceversa.com)

**Anna Agostini** est comédienne, metteuse en scène et modèle. Elle codirige le Diptyque, un collectif pluridisciplinaire au croisement des arts vivants et des arts visuels. Musicienne elle pratique le dessin et la photographie argentine.

**Nathalie Greff-Santamaria** est née en 1983 et a obtenu son master de littérature comparée à l'université Sorbonne Paris-IV. Elle est interprète de conférence, organisatrice d'événements multilingues et traductrice littéraire. Elle a entre autres co-traduit des auteures telles que Diana Bellessi, Valérie Rouzeau ou Nathalie Léger. > [www.aviceversa.com](http://www.aviceversa.com)

**Anne-Emmanuelle Fournier.** Née en 1982 à Bordeaux, elle a fait des études d'anthropologie puis de traduction. Traductrice et interprète notamment dans le domaine des sciences humaines et de l'histoire de l'art, elle écrit depuis plusieurs années de la poésie et des textes courts. Elle a publié *Enfances de la lumière* (Encre vives, 2015), *La part d'errance* (unicité, 2021) et participe à diverses revues ("Recours au poème", "À verse"...). Elle apparaît également dans l'anthologie "DUOS, 118 jeunes poètes", dirigée par Lydia Padellec, parue en 2018 (Bacchanales 59). Elle est aussi chanteuse et parolière au sein du groupe Unseelie.

**Adèle Nègre** vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont "Babel Heureuse", "17secondes", "Ce qui reste", "margelles", "L'Étrangère", "Sarrazine". Elle a également publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020), *Un seul poème* (2020), *Suite milan - à Canale* (2024) chez Bruno Guattari Éditeur. Sont également parus, chez le même éditeur, trois cahiers de ses photographies, *Observations*, *Interférences* et *Métamorphoses* (2021-2023), ainsi que deux cahiers numériques dans la collection < le trombone >, *Pas de côté* et *Causseries* (2023).

**Caroline Cranskens** est née en 1979, est l'autrice des recueils poétiques *Devant la machine* et *Gypsy blues* (Les Venterniers, 2013 et 2014), *Le Trou derrière la tête* (À Verse, 2017) et *Fond d'œil* (Les Étaques, 2021). Également vidéaste, elle a réalisé avec Élodie Claeys le film *Ederlezi, le retour du printemps*, paru en 2016 aux éditions Les Venterniers et Arabat, inséré dans le livre éponyme paru aux éditions isabelle sauvage en 2019.

**Anne-Cécile Causse**, née en 1985 à Limoges, vit et travaille à Paris. Ses poèmes ont été publiés dans plusieurs revues dont : "Le Capital des mots", "Neiges", "Francopolis", "Arpa", "Écrit(s) du Nord", "Poésie/première", "Thauma". Elle a participé à l'Anthologie Duos (revue "Bacchanales"), et a publié trois recueils, *L'Aube, après toi* (L'Échappée, belle, 2012) *Autrement que la rive* (Éditions Unicité, 2017) et *Paysages et intérieur* (Éditions Henry / La Rumeur libre en 2023). Elle a également une pratique de photographe.

**Régis Rizzo** est né en 1967 aux Lilas (93). Il travaille à La Ruche à Paris. Études de fresque, peinture et gravure à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris et à l'École Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Art (Olivier de Serres). A exposé en France et à l'étranger. > <https://www.regisrizzo.com/>

**Stéphane Cortez** est responsable opérationnel à la SNCF et syndicaliste CGT. Il réside à Paris. Depuis plusieurs années il pratique une photographie discrète, voire intimiste. Ses thèmes de prédilections vont de la figure au paysage avec un ancrage social et plutôt urbain.

**Blandine Bescond.** Professeure de français, poétesse, photographe, animatrice d'ateliers d'écriture, Blandine Bescond vit et enseigne à Brest. Elle se produit régulièrement sur scène lors de lectures performées, parfois accompagnées de musiciens. Ses textes poétiques sont publiés dans plusieurs revues, notamment "La forge" aux éditions de Corlevour.

**Diana Bellessi.** Née en 1946, à Zavalla (Argentine). Elle vit à Buenos Aires. Elle a publié une trentaine de recueils et certains de ses poèmes ont été traduits dans plusieurs langues, dont le recueil *Tenir ce qui se tient* (La Rumeur libre, 2014). Elle a reçu de nombreux prix dont le Prix national de Poésie en 2011. Elle a également traduit des poètes anglophones et lusophones telles que Ursula K. Le Guin, Denise Levertov, Adrienne Rich et Olga Broumas.

**Miguel Coelho**, né en 1973. Il a publié trois recueils de poésie, *Quasi-haïkus* (Unicité, 2018), *2020* (Le Capital des Mots, 2022) et *Couple* (Le Feu humain, 2024). Membre des éditions Le Feu humain, il participe également aux événements du Lieu improbable, organisés par Alena Meas.

**Alena Meas** née en 1976 à Prague. Depuis 2000, elle vit et travaille à Paris. Elle se consacre à l'écriture et à la peinture et gravure. Elle a publié trois recueils de poésie : *Piliers* (Averse/Literarni salon, 2012), *Protège tes sens* (Unicité, 2019), *Pour toi* (Unicité, 2024). Elle a aussi publié *Les arbres et les ombres* (Unicité, 2021).

**Benoît Sudreau**, né en 1981, en tant que poète il a publié trois recueils : *Charges* (Tituli, 2020), *L'approche* (Bruno Guattari éditeur, 2024) et *Puys bleus* (Le Feu humain, 2025). Fondateur avec des amis d'une maison d'édition associative, "Le Feu Humain", il a constitué et adapté un recueil de Yin Ling, *Le temps de guerre* (Circé, 2022) et traduit *La Dame des Vignes* de Yannis Ritsos (Bruno guattari Éditeur, 2025). Benoît Sudreau pilote ici le n° 23 de la revue "margelles".



## Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l’exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l’achat sur le site de la maison d’édition.  
Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

## S’abonner

L’abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

**Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port**

Les abonnés recevront gratuitement, au premier envoi, l’un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l’un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)  
> [www.brunoguattariediteur.fr](http://www.brunoguattariediteur.fr)
- par courriel, en précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l’expédition (règlement par chèque).  
> [brunoguattariediteur@gmail.com](mailto:brunoguattariediteur@gmail.com)



*Les femmes lentement descendent le chemin  
Et s'arrêtent au bord de la margelle usée.  
Sur leur tête la cruche en argile posée  
Demeure droite et tremble à peine dans la main*

10 Euros

Albert Mera, *Les Souvenirs*, Alphonse Lemerre, Éditeur, 1872